



Le journal de
l'Université du Québec
à Montréal



Volume XXXII
Numéro 15
18 avril 2006

Ginette Legault aux Ressources humaines

Marie-Claude Bourdon

«Tu vas pouvoir appliquer tes théories», lui ont dit plusieurs de ses collègues depuis l'annonce de sa nomination. C'est que la nouvelle vice-rectrice aux Ressources humaines et ex-vice-doyenne à la recherche de l'École des sciences de la gestion (ESG), Ginette Legault, est loin d'être une nouvelle venue dans le domaine. Comme professeure et en tant que titulaire de la Chaire de gestion des compétences, elle a dirigé de nombreux projets de recherche liés aux différents aspects des ressources humaines. Tout au long de sa carrière, elle est aussi intervenue comme experte-conseil dans différentes organisations, y compris dans le secteur privé, qui faisaient appel à ses compétences reconnues.

Au moment de notre rencontre, quelques jours avant son entrée en poste officielle, elle multipliait les «au revoir». Quitter son poste à l'ESG, «une école qui se développe à la vitesse grand V» et au succès de laquelle elle a beaucoup travaillé au cours des dernières années, ne s'est pas fait sans un gros pincement au cœur. Elle s'affairait également à assurer sa relève au sein des nombreux comités institutionnels où elle siégeait en tant que vice-doyenne et à démissionner des groupes de recherche auxquels elle participait. «Je me garde un pro-



Photo : Nathalie St-Pierre

Ginette Legault, la nouvelle vice-rectrice aux Ressources humaines, officiellement en poste depuis le 10 avril.

jet de recherche, qui démarre à la Chaire, sur les choix qui sont faits par les organisations en lien avec le développement des compétences, dit-elle. Cela va nourrir ma pratique.» Elle sera remplacée à la direction de la Chaire, mais demeurera membre du comité de direction pour assurer la transition pendant une année.

Renouvellement intense

À l'instar de toutes les grandes organisations privées et publiques, l'UQAM vient d'entrer dans une période de renouvellement de son personnel. En effet, les professeurs, cadres ou employés qui ont bâti l'UQAM ont commencé à prendre leur retraite et devront être remplacés.

Les prochaines années ne seront pas de tout repos pour la patronne des ressources humaines. Qu'à cela ne tienne. «Ce sont les défis qui m'attirent», affirme la vice-rectrice qui, l'année dernière à la même date, se lançait avec sa fille dans le Rallye Aïcha des gazelles, en plein désert du Sahara.

Si la gestion de la relève constituera l'un des plus importants défis de son mandat, Ginette Legault ne manque pas d'idées pour y faire face. Pour attirer les meilleurs candidats, il faut, selon elle, que l'UQAM montre son vrai visage, affirme ses valeurs et soit reconnue pour sa capacité d'innover. C'est d'ailleurs dans cette optique qu'elle compte associer la gestion des ressources humaines aux enjeux de la gestion environnementale. «L'environnement de travail doit être agréable et sécuritaire, dit-elle. Il faut lier l'enjeu environnemental à celui de la responsabilité sociale et faire en sorte d'être une organisation attrayante.»

Elle veut aussi mettre en place des structures permettant de mieux accompagner les nouveaux personnels. Elle souhaite explorer les canaux de communication qui pourraient favoriser le lien que certains employés partant à la retraite pourraient vouloir conserver avec l'UQAM. «Ces gens-là sont dépositaires d'un savoir et d'une expérience précieuse, note la vice-rectrice, et parmi eux, certains ne veulent pas couper tous les ponts

avec l'Université.»

La mise en œuvre de la politique facultaire et l'harmonisation organisationnelle entre l'UQAM et la Téléq («Comme dans n'importe quelle fusion d'entreprises, chacune a sa culture et, au début, on se fréquente, mais on ne veut pas forcer les mariages», dit-elle à ce chapitre) comptent parmi les tâches délicates auxquelles elle devra s'attaquer. Dans la même catégorie, elle devra aussi s'occuper des dossiers de l'équité salariale, de l'accès à l'égalité en emploi et du renouvellement des systèmes de gestion des ressources humaines.

Développer les compétences

Au quotidien, elle compte mettre de l'avant le développement des compétences, sa spécialité. «Il faut faire en sorte que les gens aient accès à des promotions et à de nouvelles expériences.» Elle veut aussi aller plus loin dans la direction prise par son prédécesseur, Mauro Malservisi, en donnant encore plus de panache à la politique de reconnaissance du personnel.

Dans tous ces dossiers, pas question pour elle d'oeuvrer en vase clos. «J'ai toujours beaucoup travaillé avec les associations d'employés et les syndicats, rappelle-t-elle, et cela ne va pas changer.» En fait, la communication fait partie de ses priorités. «J'ai l'intention de consulter les gens, ajoute la vice-rectrice, mais aussi de m'assurer que les employés comprennent bien ce que nous voulons faire.»

Pour Ginette Legault, gestion des ressources humaines rime avec qualité de vie au travail et elle ne compte pas ménager ses efforts pour améliorer les conditions de travail du personnel, en misant notamment sur la conciliation travail-famille et la prévention des conflits. Des moyens pour favoriser une ambiance de travail positive seront envisagés. «Le contexte de sous-financement a créé de l'épuisement et un certain sentiment d'attente chez les employés, constate-t-elle. Mais, même dans un contexte difficile sur le plan budgétaire, il y a des choses qu'on peut faire en gestion des ressources humaines pour améliorer la qualité de vie des gens.»

Recensement

Statistique Canada met sa machine en marche

Dominique Forget

Le mardi 16 mai, les 32 millions d'individus qui vivent au Canada seront appelés à participer au recensement que Statistique Canada orchestre tous les cinq ans. La majorité des ménages recevront un questionnaire court d'une vingtaine de questions auxquelles ils pourront répondre en ligne. Un ménage sur cinq, tiré au hasard, devra répondre à un questionnaire plus long. «On fait appel au sens civique des Canadiens en lançant cet appel, bien que dans les faits, la par-

ticipation au recensement soit obligatoire», souligne Jean-Pierre Beaud, vice-doyen à la Faculté de science politique et de droit.

Reflet du pays et de sa population, le recensement sert d'appui à pratiquement toutes les administrations publiques. On utilise les données recueillies pour planifier l'offre de services dans des secteurs aussi divers que les soins de santé, l'éducation, les transports en commun, les services de police et d'incendie, les logements subventionnés ou les garderies. Les chiffres servent aussi aux chercheurs

qui s'intéressent aux questions d'emploi, d'immigration, de santé publique ou autres.

Outre ces usages de base, les données du recensement peuvent servir au gouvernement dans des circonstances plus délicates, mentionne le professeur Beaud. Par exemple, la loi fédérale stipule qu'on doit trouver des établissements d'enseignement des deux langues officielles là où le nombre le justifie. Sans données précises sur la population, il serait impossible de trancher sur ces questions.

Enfin, les chiffres sont aussi utiles aux groupes de pression qui veulent faire avancer leur cause. Le Canada est d'ailleurs le seul pays à demander aux répondants une question sur leur race. «Statistique Canada a beaucoup hésité avant d'introduire cette question il y a quelques années, raconte le professeur Beaud, qui a siégé au comité qui a étudié l'affaire. L'agence avait peur d'être perçue comme raciste. Pourtant, ce sont les groupes noirs canadiens qui ont demandé d'ajouter

Suite en page 2 ►

Suite en page 2 ►

4-3-2-1... Action!

Pierre-Etienne Caza

La Chaire René-Malo en cinéma et en stratégies de production culturelle a été officiellement lancée, le 4 avril dernier, au cours d’une conférence de presse visant à souligner la contribution financière exceptionnelle d’un demi-million de dollars de la Fondation René Malo à la Fondation de l’UQAM. S’il faut en croire son titulaire, le professeur Paul Tana, de l’École des médias, cette nouvelle chaire ne sera pas tout à fait comme les autres. «Je suis d’abord et avant tout un cinéaste et donc un créateur», affirme-t-il, précisant ainsi que la chaire fera la part belle à la création... sans toutefois négliger sa mission de recherche.

Enrichir la formation

«Les bouquins les plus intéressants sur le cinéma ont été écrits par des cinéastes», affirme sans détour Paul Tana, qui cite en exemple *Le cinéma selon Hitchcock* de François Truffaut ou *Le temps scellé* de Tarkovski. En suivant ce raisonnement, il est impératif, selon lui, de mettre les étudiants en contact avec les artisans du cinéma d’ici et d’ailleurs, et pas seulement en théorie. Il souhaite que des cinéastes, des scénaristes, des scénographes ou

des directeurs de la photographie viennent à l’UQAM pour transmettre leur savoir, dans le cadre d’une classe de maître, par exemple, ou même qu’ils travaillent avec les étudiants, le temps d’un cours ou d’un projet. «Ces initiatives nécessitent des moyens financiers que nous n’avions pas avant la création de la chaire», explique M. Tana, qui aimerait également que les étudiants puissent voyager et présenter leurs films dans différents festivals afin d’être en contact avec d’autres manières de faire qui enrichiront leur parcours.

Quelques étudiants de la maîtrise en communication participent déjà aux travaux amorcés par la chaire, notamment un projet de film sur les directeurs photos du cinéma québécois et l’édition en format Web d’une classe de maître de Bernard Émond (*La femme qui boit, 20h17 rue Darling, La Neuvaïne*). M. Tana ne souhaite pas en dévoiler davantage sur les projets à venir, préférant réserver quelques surprises aux étudiants.

Le directeur de l’École des médias, Yves Théorêt, explique que les projets de la chaire concernant le programme de stratégies de production, dont il est responsable, n’en sont qu’à leurs balbutiements, mais qu’ils se



Photo : Michel Giroux

Le lancement officiel de la Chaire s’est effectué le 4 avril dernier, conjointement avec l’annonce de l’événement *Carte Blanche* à René Malo, à la Cinémathèque québécoise. Dans l’ordre habituel : Mme Diane Veilleux, directrice-générale de la Fondation de l’UQAM, M. René Malo, Mme Jocelyne-Élise Ouellet, directrice de la Fondation de la Cinémathèque québécoise, et M. Paul Tana, titulaire de la Chaire René-Malo en cinéma et en stratégies de production culturelle.

concentreront autour de deux thèmes principaux : la mondialisation et l’exportation des produits culturels. «Nous voulons que nos étudiants prennent conscience de ces réalités incontournables», explique-t-il. La chaire se penchera, dans la foulée, sur le principe de la diversité culturelle, en chassé dans la *Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles*, adoptée

par l’UNESCO en octobre dernier.

Ancien producteur et distributeur de films, M. Malo s’est dit interpellé par ces problématiques. «Il est important que les films sortent du Québec, c’est une question de rentabilité culturelle», a-t-il déclaré en conférence de presse, ajoutant qu’il était fier «d’encourager le foisonnement de la relève par le biais d’une chaire qui stimulera la créativité et viendra en aide aux jeunes producteurs d’ici.»

Un donateur exceptionnel

«En somme, c’est le début d’une entreprise de recherche-crédation structurée, mais aussi l’aboutissement, en quelque sorte, de l’implication de la Fondation René Malo, qui a joué un rôle fondamental dans le développement de l’École des médias au cours des deux dernières années», résume Paul Tana.

Grâce à ses dons substantiels, la Fondation a, en effet, permis la création du programme de baccalauréat en stratégies de production, ainsi que l’achat de matériel de pointe, dont

«un projecteur digne de ce nom», affirme M. Tana. Sensibilisée par M. Malo à l’importance de soutenir la relève, la compagnie Lesna inc. a fait don à l’École des médias d’un écran d’une valeur de 10 000 \$. «Pour la première fois depuis mon arrivée à l’UQAM, en 1989, nous pouvons visionner les rushes et les films avec de l’équipement de très grande qualité, ajoute M. Tana. Sans l’implication de M. Malo, nous n’en serions pas là.»

M. Malo s’avère également un donateur impliqué qui tient, par exemple, à assister aux visionnements des productions de fin d’année des étudiants de l’UQAM. «L’an dernier, il avait raté son avion à Toronto, ce qui l’empêchait d’arriver au début de la séance, raconte M. Tana. D’autres auraient annulé, mais lui s’est empressé de prendre le vol suivant et a débarqué à l’UQAM en plein milieu de la soirée, pour rester tard dans la nuit. Il adore côtoyer les étudiants et partager son amour du métier avec eux.» ●

▶ LEGAULT – Suite de la page 1

Le facteur plaisir

Quand on a déjà rencontré Ginette Legault, on sait qu’elle ne ment pas quand elle dit que le *fun factor* est pour elle un aspect très important du travail. «J’ai averti les membres de ma nouvelle équipe qu’il faut absolument qu’on ait du plaisir à travailler», dit-elle en éclatant de son rire communicatif. Le nouveau vice-rectorat aux Ressources humaines qu’elle dirige depuis le 10 avril résulte d’une réorganisation qui a scindé en deux l’ancien rectorat aux Ressources hu-

maines et aux affaires administratives, dont Mauro Malservisi, qui prendra bientôt sa retraite, avait la charge depuis 2000.

La gestion des ressources humaines sera-t-elle transformée? «Dans notre domaine, on réfléchit beaucoup en ce moment à l’importance de repenser notre action en fonction des résultats plutôt que des processus, observe la vice-rectrice. Réussir ce recentrage implique une décentralisation des ressources humaines. Ce qui est intéressant, c’est que cela correspond

parfaitement à l’esprit de la facultarisation.» C’est aussi, souligne Ginette Legault, une bonne façon de faire face au changement démographique et à l’arrivée de travailleurs plus jeunes et friands d’autonomie. «J’aimerais qu’on soit un peu moins formaliste dans nos façons de faire et qu’on mobilise davantage les personnels sur les résultats à atteindre, dit la vice-rectrice. Mais pour cela, encore faut-il qu’on partage les mêmes objectifs, d’où l’importance de développer de bons canaux de communications.» ●

▶ RECENSEMENT – Suite de la page 1

la question. Ils voulaient être en mesure de se compter, question d’apuyer leurs revendications.»

Statistique Canada, recenseur numéro un

Bien que la majorité des pays mènent des recensements sur une base régulière pour connaître leur population, aucune autre nation ne semble le faire de façon aussi rigoureuse que le Canada. Lors de deux enquêtes effectuées sur les bureaux de statistique du monde entier, la revue britannique *The Economist* a classé le Canada bon premier.

«J’ai visité des bureaux aux quatre coins du globe, dont plusieurs en Amérique latine et en Europe», ajoute Jean-Pierre Beaud, dont les recherches portent notamment sur l’*éthos statisticien*, soit sur la structure, la genèse et le fonctionnement des différents appareils statistiques à travers le monde. «Partout, on m’a dit que le Canada servait de modèle.» Dans le cadre de ses recherches, il a pu constater que les mêmes valeurs se trouvaient à la base des agences de



Photo : Nathalie St-Pierre

Jean-Pierre Beaud, vice-doyen à la Faculté de science politique et de droit.

statistique. Toutefois, seul le Canada semble avoir poussé aussi loin la science qui entoure la manipulation des données.

Selon le vice-doyen, c’est en partie par souci de transparence et d’impartialité que Statistique Canada investit autant d’efforts dans le développement des méthodes d’analyse. En 1867, l’Acte de l’Amérique du Nord britan-

nique a classé le recensement comme une question relevant du gouvernement fédéral, explique-t-il. Par peur d’être accusée de partisanerie – lorsque venait le temps de présenter les résultats sur la langue, par exemple – Statistique Canada s’est toujours acharnée à manipuler ses données de la façon la plus scientifique possible.

Étudiants post-secondaires

L’agence canadienne est aussi réputée pour l’importance qu’elle accorde à la confidentialité des données. «Son système informatique est complètement isolé et inaccessible à qui que ce soit, même aux chercheurs», dit le professeur Beaud. Il est impossible, par exemple, pour les ministères responsables de l’impôt d’avoir accès aux informations sur le revenu déclarées par les répondants. Et puisque tous les individus vivant sur le sol canadien sont appelés à prendre part au recensement, peu importe leur statut, Statistique Canada assure une entière confidentialité aux immigrants illégaux.

Malgré tous les efforts déployés pour inciter la population à participer

à l’exercice, certains segments de la population restent particulièrement difficiles à rejoindre. Les itinérants, principalement. Les personnes âgées dont les moyens sont affaiblis posent aussi quelques difficultés. Des mesures spéciales sont prises par Statistique Canada pour visiter les maisons d’hébergement, notamment.

Autre population qui cause parfois quelques soucis : les étudiants du cégep et de l’université qui vivent en appartement. Doivent-ils être comptés sur le questionnaire de leurs parents ou remplir le formulaire livré à leur logement? «Ceux qui vivent en appartement pendant l’année scolaire et qui retournent chez leurs parents, entre les trimestres ou durant l’été, doivent être dénombrés dans le questionnaire de leurs parents», répond Ayesha Mohid, agent d’information chez Statistique Canada. «Ils doivent également remplir les deux premières pages du questionnaire qui a été livré à leur appartement. Ceux qui vivent en appartement pendant toute l’année doivent remplir au complet le questionnaire livré à leur logement.» ●

L’UQAM

Le journal *L’UQAM* est publié par le Service des communications, Division de l’information.
Directeur des communications
Daniel Hébert
Directrice du journal
Angèle Dufresne
Rédaction
Marie-Claude Bourdon, Anne-Marie Brunet, Pierre-Etienne Caza, Dominique Forget, Claude Gauvreau
Photos
Nathalie St-Pierre
Conception de la grille graphique
Jean Gladu, designer
Infographie
André Gerbeau
Geneviève Ouellet
Publicité
Catherine Levasseur
Communications Publi-Services Inc.
(450) 227-8414, poste 303
Impression
Payette & Simms (Saint-Lambert)
Adresse du journal
Pavillon WB-5300
Téléphone : 987-6177 • Télécopieur : 987-0306
Adresse courriel
journal.uqam@uqam.ca
Versión Web du journal
www.journal.uqam.ca/
Dépôt légal
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0831-7216
Les textes de *L’UQAM* peuvent être reproduits, sans autorisation, avec mention obligatoire de la source.
UQÀM
Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succ. Centre-ville, Montréal
Québec H3C 3P8

À l'école des droits humains

Marie-Claude Bourdon

Depuis septembre dernier, une vingtaine d'étudiants par session ont la chance de mettre la main à la pâte dans de véritables dossiers de droit international grâce à la Clinique internationale de défense des droits humains de l'UQAM (CIDDHU), mise sur pied par son directeur, le professeur de sciences juridiques Bernard Duhaime, et la chargée de cours Carol Hilling. La Clinique vient d'être officiellement inaugurée dans le cadre d'un colloque international sur *L'enseignement clinique pour consolider la protection des droits humains*, organisé en collaboration avec le Centre d'études sur le droit international et la mondialisation (CÉDIM), qui s'est tenu du 29 au 31 mars dernier à l'Université.

À l'image des autres cliniques de sciences juridiques qui existent dans les universités, la CIDDHU offre aux étudiants la possibilité de mettre en pratique les concepts souvent très théoriques appris en classe. À la différence des cliniques traditionnelles, toutefois, la CIDDHU ne vise pas les membres de la communauté universitaire ou locale. Elle obtient plutôt ses mandats de partenaires à l'étranger, des avocats ou des ONG impliqués dans la défense des droits humains. «Au cours des dernières années, on a vu apparaître plusieurs cliniques de droit international dans les universités, dit Bernard Duhaime. La particularité de la CIDDHU est de fournir un appui aux victimes et aux défenseurs des droits de la personne, que leur cause soit défendue devant une instance interne ou internationale.» Au Québec, il s'agit d'une première.

Pour prêter main forte à leurs partenaires étrangers, les étudiants font des recherches, analysent la preuve, préparent des documents qui peuvent être utilisés devant les tribunaux, contribuent à définir une stratégie ou à mettre en forme un argumentaire solide. Tout cela se fait sous la supervision de leurs professeurs qui, au besoin, peuvent agir à titre d'avocats. Avant de se joindre au Département des sciences juridiques, en 2004, Bernard Duhaime était avocat au Secrétariat de la Commission inter-américaine des Droits de l'Homme de l'Organisation des États américains, où il était spécialiste des dossiers relatifs à Haïti, à la République Dominicaine, au Suriname, au Panama et au Belize. Quant à Carol Hilling, elle est consultante, notamment auprès du Comité sénatorial permanent des droits de la personne.

Des principes à l'action

Le droit international peut apparaître truffé de bonnes intentions et de beaux principes difficilement applicables dans la réalité. «Dans les cours, on enseigne les grands principes du droit, ses normes et ses mécanismes, dit Bernard Duhaime. La clinique oblige les étudiants à trouver des façons originales de mettre tout cela en œuvre. Et ça ne fonctionne pas toujours comme dans les livres.» Dans certains dossiers, ajoute-t-il, il faut avoir recours à des moyens extra juridiques : la sensibilisation de l'opinion publique ou le lobby auprès de divers acteurs gouvernementaux, par exemple.

Depuis sa création, la clinique s'est impliquée dans divers dossiers en Amérique latine, en Afrique et en

Asie, concernant notamment les droits des femmes autochtones, la contestation sociale et la répression. Les étudiants contribuent entre autres à étoffer la cause portée devant une instance internationale d'un journaliste assassiné par des forces policières alors qu'il menait une enquête sur les abus commis par la police.

Dans plusieurs cas, les dossiers traînent en longueur et les contacts sont difficiles avec les partenaires étrangers, qui oeuvrent souvent dans des conditions précaires et dont la vie peut être menacée. Pleins de fougue et d'ambition, les étudiants enragent parfois de ne pas pouvoir prendre eux-mêmes les choses en main. La clinique leur enseigne «que la patience constitue une vertu indispensable pour quiconque travaillant dans le domaine des droits de la personne», écrit l'étudiante à la maîtrise en droit international Kahina Ouerdane dans le dernier numéro de *Perspectives internationales*, le bulletin du Centre Études internationales et Mondialisation (CEIM).

«Notre objectif, c'est aussi d'aider nos partenaires afin qu'ils puissent éventuellement se débrouiller sans nous», observe Bernard Duhaime. Les



Photo : Nathalie St-Pierre

Bernard Duhaime, professeur au Département de sciences juridiques et fondateur de la Clinique internationale de défense des droits humains.

obstacles rencontrés par les étudiants les amènent également à réfléchir sur les façons de renforcer les systèmes de défense des droits de la personne dans le cadre de la mondialisation. «Depuis 10 ou 15 ans, le droit international n'est plus seulement l'affaire des États et des diplomates, souligne le juriste. La so-

ciété civile est de plus en plus présente en matière de développement des droits humains. Les dossiers sur lesquels les étudiants sont appelés à travailler peuvent contribuer à influencer les instances internationales pour changer les normes.» ●

Îlot Voyageur

Permanence de la Table de concertation

Le Comité institutionnel chargé du suivi du projet de l'Îlot Voyageur et la Table de concertation réunissant des représentants du quartier et des milieux de l'éducation et de la culture, que préside le recteur, ont fait le point la semaine dernière sur l'avancement du projet de construction majeur amorcé dans le quadrilatère Berri-Ontario-St-Hubert et de Maisonneuve.

Les membres de ces comités étaient heureux d'apprendre que des ajouts significatifs rendront ce projet encore plus attrayant pour la communauté universitaire et les résidents du quartier. Parmi les modifications proposées, un centre de la petite enfance (CPE) pour une soixantaine d'enfants vient bonifier le projet, de même qu'une salle polyvalente de 500 places, dédiée aux activités étudiantes, et un entrepôt à des fins d'archivage de documents.

On sait, par ailleurs, que le nombre de places de stationnement pour autos a été réduit à 500, dont 250 seront réservées aux besoins des voyageurs de

la gare d'autocars. Des 250 places restantes, une centaine seront offertes à ceux qui pratiquent le covoiturage ou qui conduisent des véhicules à faible consommation d'essence. Toujours dans le but de rendre le centre-ville plus écologiquement viable, 600 places de stationnement pour vélos seront aménagées dans l'Îlot Voyageur incluant une vélostation, des boutiques et des ateliers mécaniques. Le gabarit de l'édifice à bureaux est réduit de 16 à 14 étages. Une première ébauche de l'aménagement paysager du jardin public de 5 000 m², situé au cœur du projet a aussi été dévoilé aux membres des deux comités qui ont accueilli avec enthousiasme ces modifications au projet initial.

Le recteur a annoncé qu'il comptait donner un caractère permanent à la Table de concertation afin d'accroître le dialogue entre l'UQAM et les représentants des organismes externes sur tous les sujets constituant des enjeux majeurs d'intérêt commun.

PUBLICITÉ

Le courriel

Indispensable pour les uns, casse-pieds pour les autres!

Pierre-Etienne Caza

Mode de communication incontournable en ce 21^e siècle, le courriel a bouleversé le quotidien des professeurs. Tous l’ont adopté et son utilité ne fait aucun doute, même si certains soulèvent quelques bémols. Portrait d’une petite enquête informelle auprès d’une dizaine de professeurs de l’UQAM.

Il est impossible d’aborder l’utilisation du courriel sans que ne surgissent les comparaisons avec le téléphone, le premier ayant pratiquement succédé au second en tant qu’outil privilégié de communication entre les professeurs et leurs étudiants. «Recevoir des appels chez moi ne me plaisait guère», confie Johanne Saint-Charles, professeure au Département de communication sociale et publique, qui a connu les affres du téléphone lorsqu’elle était chargée de cours. Elle communique dorénavant essentiellement par courriel avec ses étudiants, tout comme sa collègue Julie Cloutier. «Le courriel est beaucoup moins envahissant que le téléphone, et surtout moins frustrant que des échanges répétés par boîtes vocales interposées», affirme cette dernière, professeure au Département d’organisation et ressources humaines.

«C’est un outil précieux qui facilite les échanges, résume Louis Rousseau, professeur au Département des sciences religieuses. Les étudiants peuvent m’écrire à toute heure du jour ou de la nuit et je peux réagir à mon rythme. Cela n’envahit pas mon temps de travail.»



Photo : Nathalie St-Pierre

Louis Rousseau, professeur au Département des sciences religieuses.

Cette dernière affirmation en fera bondir plus d’un. Les professeurs disent essayer de répondre à leurs courriels dans un délai de 24 heures; certains y parviennent, mais d’autres non, débordés par le flot de messages qui atterrissent dans leur boîte de réception.

Trop de courriels?

Le nombre de courriels reçus quotidiennement ne cesse, en effet, d’augmenter. Jocelyne Morin, professeure et directrice du module préscolaire-primaire au Département d’éducation et pédagogie, affirme que le courriel a augmenté sa tâche de 50 %. «Lorsque j’arrive tôt à l’UQAM, disons à 8 h, je réussis à trier mon courrier électronique en une heure et demie, confie-t-elle. Mais si j’ai le malheur d’arriver plus tard, d’autres tâches m’accaparent et je passe la journée à tenter d’y répondre.» Les professeurs interrogés consacrent en moyenne de trois quarts

d’heure à deux heures par jour pour lire leurs messages et répondre à leurs correspondants électroniques.

La plupart du temps, les courriels provenant des étudiants ne les importunent pas, bien au contraire. «Les étudiants posent des questions sur les lectures à faire, les tâches à accomplir, l’évaluation des travaux, ou alors ils sollicitent une rencontre ou m’informent de leur absence au cours», explique Max Roy, directeur du Département d’études littéraires, résumant ainsi la majorité des échanges courriels qu’il a avec ses étudiants.

Certaines surprises atterrissent parfois dans les boîtes courriels des professeurs. «Parce que je suis sur leur liste d’envoi, je reçois des blagues de la part de mes étudiants, mais aussi des photos de leurs dernières vacances!» dit en riant Julie Cloutier. D’autres, mais apparemment très peu, font part de leurs états d’âme. «Je peux interagir avec eux dans certains cas, mais il est clair que le courriel ne doit pas servir de confessionnal», précise Louis Rousseau, qui souligne que le courriel permet au professeur de jouer son rôle de *coach*. «Il est plus facile d’en profiter, par exemple, pour motiver l’étudiant par un mot d’encouragement et de soutien», explique-t-il.

Johanne Saint-Charles, grande utilisatrice du Web, reçoit également les travaux de ses étudiants par courriel. «Il faut décourager cette pratique, malgré son apparente commodité, soutient pour sa part Max Roy. Cela devrait rester tout à fait exceptionnel

et faire d’abord l’objet d’ententes explicites, car rien n’est moins commode pour un professeur que d’avoir à imprimer et à gérer lui-même des centaines, voire des milliers de pages de travaux scolaires. Au premier cycle, un groupe de taille moyenne génère près d’un millier de feuillets imprimés.» Johanne Saint-Charles a résolu le problème: elle corrige les travaux à l’écran et les retourne par courriel! «En fin de trimestre, je m’évite ainsi tous les inconvénients liés au retour des travaux par la poste», explique-t-elle.

Les indésirables

Il n’y a pas que les étudiants, les collègues ou la direction de l’Université qui envoient des courriels aux professeurs. «Je passe la moitié de mon temps à l’ordinateur pour me débar-

asser des pourriels», rage Michel Plaisent, professeur au Département de management et technologie, qui a intercedé auprès du Service de l’informatique et des télécommunications (SITel) pour que le système s’améliore rapidement. Le phénomène des pourriels, en effet, en exaspère plus d’un.

Pourtant, le SITel ne cesse de mettre à jour des filtres pour contrer ces messages indésirables. «Actuellement, nous en bloquons 18 millions par mois, ce qui représente 80 % des pourriels qui tentent de s’introduire dans notre réseau», affirme Luc Vaillancourt, analyste au SITel. Certains professeurs, frustrés par le trop grand nombre de pourriels, n’utilisent tout simplement plus leur adresse courriel de l’UQAM •

Différents canaux de courriel

La communication entre professeurs et étudiants par le biais du courriel peut prendre trois formes :

Le courriel personnalisé

Un étudiant écrit un courriel à son professeur en utilisant l’adresse de celui-ci, accessible par le biais du répertoire de l’UQAM. Plusieurs professeurs l’indiquent dans le plan de cours. L’échange s’effectue directement entre l’étudiant et le professeur.

La liste courriel d’un groupe-cours

Depuis 1999, tous les étudiants de l’UQAM se voient automatiquement attribuer, dès leur première inscription, une adresse de courrier électronique (nom.prénom@courrier.uqam.ca) par le Service de l’informatique et des télécommunications (SITel), qui fournit aux professeurs la liste courriel correspondant à chacun de leurs groupes-cours. Celle-ci permet de joindre l’ensemble du groupe en un seul envoi. Les étudiants peuvent également poser des questions dont les réponses profitent à tous, puisque tous les échanges sont publics.

Certains sont de fervents partisans de cette liste, alors que d’autres y voient un inconvénient majeur : «Il ne s’agit pas d’une adresse effectivement utilisée par les étudiants, qui sont abonnés à *Hotmail*, *Yahoo!* et autres fournisseurs d’adresses électroniques», estime Louis Rousseau. Voilà pourquoi Michel Plaisent prend soin d’inclure dans ses plans de cours une note. «Il y est stipulé que chaque étudiant a la responsabilité de consulter régulièrement son courriel UQAM. Mais je doute de l’utilité de ce type d’échange, ajoute-t-il aussitôt. C’est pratique pour les questions générales, mais pas pour les questions spécifiques. Est-ce qu’un étudiant veut nécessairement que tout le monde sache ce qu’il a demandé au professeur?» Sans compter les risques de dérapage inhérents à toute forme d’échanges par courriel. «L’automne dernier, j’ai dû intervenir pour limiter les échanges à caractère personnel, qui ne concernaient pas le cours et l’ensemble des étudiants», confie Maurice Couture.

Le forum de discussion

Le troisième type d’échange s’apparente au courriel. Il s’agit de la plateforme *Web-CT* (remplacée par *Moodle* à partir de septembre 2007), qui contient souvent un forum de discussion. «Ce forum est très utile. Souvent, je n’ai pas besoin de répondre à une question car les autres étudiants y ont répondu, affirme Martine Peters. Il m’arrive également de mettre sur le forum la question d’un étudiant à laquelle j’ai répondu, pour que tous en profitent.» Cette façon de faire nécessite l’implication du professeur, qui doit assurer une présence minimale sur le forum pour régir les échanges et intervenir au besoin.

Un manque de balises

Professeur au Département de communication sociale et publique, Philippe Sohet a décidé de garder confidentielle son adresse électronique, et les pourriels ne sont pas les seuls responsables. «Le courriel est un outil merveilleux que j’utilise quotidiennement, mais pas avec les étudiants de 1^{er} cycle, explique-t-il. Ce n’est pas indispensable, c’est souvent une perte de temps et, surtout, il n’existe pas de normes communicationnelles conviviales, efficaces et respectueuses, comme c’est le cas pour la poste ou le téléphone.»

Il est vrai que les utilisateurs de courriel font souvent fi des règles de politesse et d’entrée en matière, souvent pour aller droit au but, ce qui ne déplaît guère à Maurice Couture, professeur au Département d’histoire. «Ce qui prend une minute par courriel en aurait forcément pris dix ou plus en personne», explique-t-il. La perte de cette mise en contexte de l’information, au profit de la rapidité et de l’efficacité, agace le professeur Sohet. «Les étudiants n’osent pas frapper à la porte de mon bureau pour dire des trucs irréfléchis, mais ils le font par courriel», dit-il.

Selon M. Sohet, l’absence de balises nuit aux échanges courriels et dé-

responsabilise les étudiants. «La majorité des utilisateurs envoie des demandes précises et brusques, poursuit-il. Ils nous sollicitent pour n’importe quoi et attendent de longues réponses dans un délai très court, alors que dans plusieurs cas, ils auraient pu dénicher l’information en consultant le plan de cours, en demandant aux collègues de classe ou en faisant eux-mêmes un minimum de recherche.»

Martine Peters, professeure au Département de linguistique et de didactique des langues, abonde en ce sens. «Deux étudiantes de première année m’ont demandé de leur envoyer par courriel une présentation PowerPoint du cours auquel elles n’avaient pas assisté. Ce n’est pas mon rôle!» s’insurge-t-elle. Elle a dû effectuer certaines mises au point, ce que s’empresse de faire Johanne Saint-Charles en début de trimestre. «Je les informe que ma tâche d’enseignement est suffisamment pleine comme ça, dit-elle. Je veux bien répondre à certaines questions, mais je ne prends pas un cours par courriel!»

L’ignorance de certains codes peut être excusable, croit pour sa part Julie Cloutier, qui a dû expliquer à une étudiante qu’elle ne devait pas rédiger tous ses messages en majuscules,



Photo : Nathalie St-Pierre

Philippe Sohet, professeur au Département de communication sociale et publique.

l’équivalent de crier, en langage Web. En revanche, elle demeure estomaquée par certaines missives. «En classe, ils sont polis, me donnent du madame, mais par courriel, ils ont beaucoup de difficulté, dit-elle. Souvent les courriels débutent par “J’exige” ou “Ma note!” et les phrases sont à moitié complétées. Je ne prends pas la peine de répondre à ce type de courriel. J’ai même reçu un courriel d’une étudiante dont l’amorce était “Allo toi”!!! Ils n’ont pas conscience du ton approprié à utiliser pour le courriel.»

Suite en page 9 ►

PUBLICITÉ

Spécial recherche

UQÀM

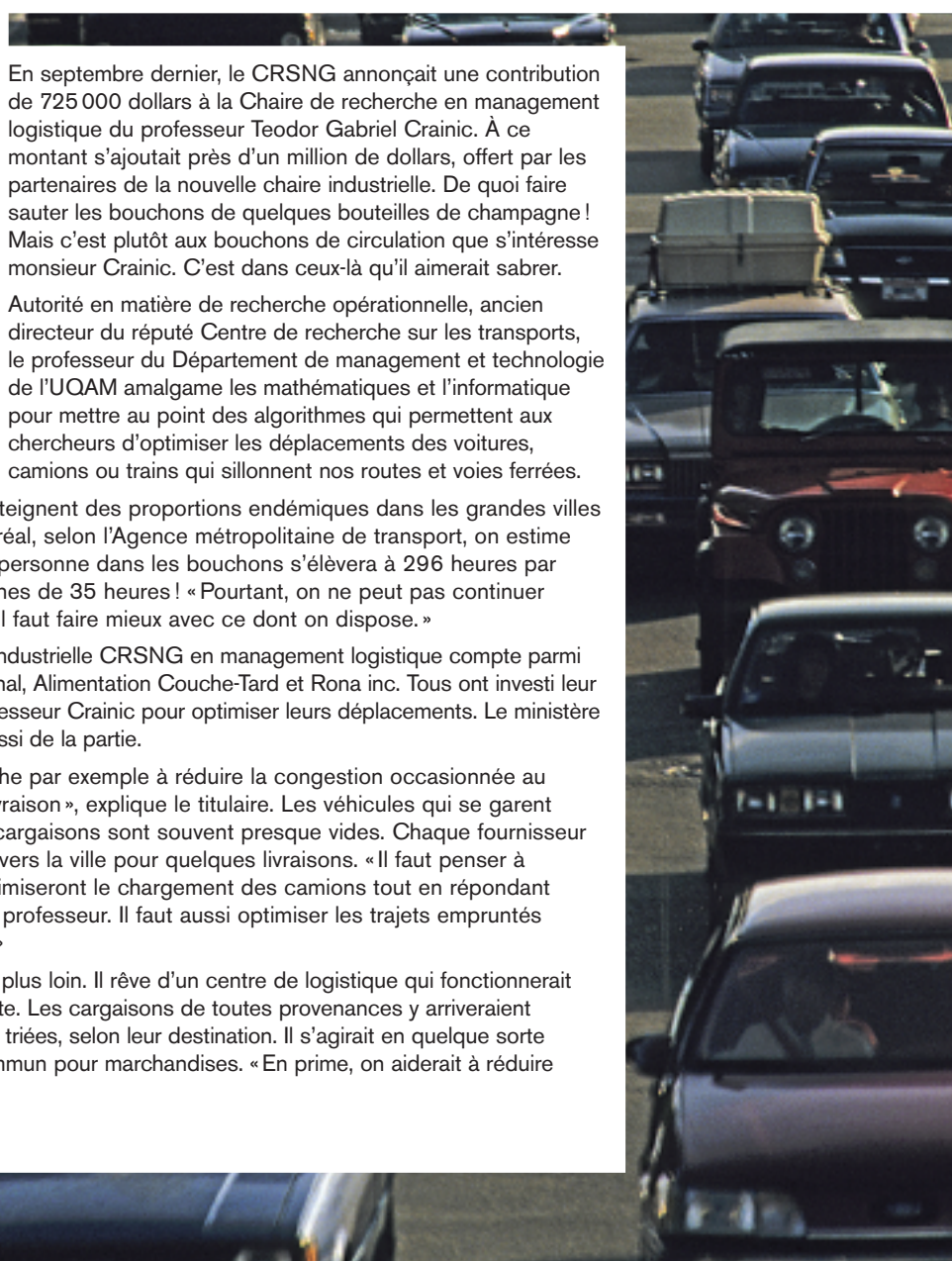
Prenez position

➤ 1,7 MILLION \$ POUR JOUER DANS LE TRAFIC



Photo : Nathalie St-Pierre

Teodor Gabriel Crainic



En septembre dernier, le CRSNG annonçait une contribution de 725 000 dollars à la Chaire de recherche en management logistique du professeur Teodor Gabriel Crainic. À ce montant s'ajoutait près d'un million de dollars, offert par les partenaires de la nouvelle chaire industrielle. De quoi faire sauter les bouchons de quelques bouteilles de champagne ! Mais c'est plutôt aux bouchons de circulation que s'intéresse monsieur Crainic. C'est dans ceux-là qu'il aimerait sabrer.

Autorité en matière de recherche opérationnelle, ancien directeur du réputé Centre de recherche sur les transports, le professeur du Département de management et technologie de l'UQAM amalgame les mathématiques et l'informatique pour mettre au point des algorithmes qui permettent aux chercheurs d'optimiser les déplacements des voitures, camions ou trains qui sillonnent nos routes et voies ferrées.

« Les problèmes de circulation atteignent des proportions endémiques dans les grandes villes du monde », souligne-t-il. À Montréal, selon l'Agence métropolitaine de transport, on estime qu'en 2011, le temps perdu par personne dans les bouchons s'élèvera à 296 heures par année, l'équivalent de huit semaines de 35 heures ! « Pourtant, on ne peut pas continuer à construire des routes à l'infini. Il faut faire mieux avec ce dont on dispose. »

La nouvelle Chaire de recherche industrielle CRSNG en management logistique compte parmi ses partenaires le Canadien national, Alimentation Couche-Tard et Rona inc. Tous ont investi leur confiance dans l'expertise du professeur Crainic pour optimiser leurs déplacements. Le ministère des Transports du Québec est aussi de la partie.

« Avec nos algorithmes, on cherche par exemple à réduire la congestion occasionnée au centre-ville par les camions de livraison », explique le titulaire. Les véhicules qui se garent en double pour décharger leurs cargaisons sont souvent presque vides. Chaque fournisseur se déplace individuellement à travers la ville pour quelques livraisons. « Il faut penser à des horaires de livraison qui maximiseront le chargement des camions tout en répondant aux besoins de la clientèle, dit le professeur. Il faut aussi optimiser les trajets empruntés pour limiter les allées et venues. »

Teodor Gabriel Crainic va encore plus loin. Il rêve d'un centre de logistique qui fonctionnerait un peu comme un bureau de poste. Les cargaisons de toutes provenances y arriveraient en grandes quantités et y seraient triées, selon leur destination. Il s'agirait en quelque sorte d'un système de transport en commun pour marchandises. « En prime, on aiderait à réduire un problème environnemental. »

Dominique Forget

➤ VIVRE À L'ABRI DE LA PEUR



Campagne contre le recrutement d'enfants-soldats, intervention militaire au Kosovo, reconstruction de l'Afghanistan, toutes ces initiatives canadiennes sont entreprises sous le pavillon de la sécurité humaine. Cela au nom de valeurs humanitaires mais aussi de la défense nationale, car un monde plus sûr, explique Stéphane Roussel, repose sur l'extension des droits de la personne et de la prévention des conflits.

Stéphane Roussel est le chef de file d'une nouvelle génération de chercheurs qui s'intéressent à la politique étrangère canadienne en matière de défense et de sécurité.

Titulaire depuis 2002 de la Chaire de recherche du Canada en politiques étrangères et de défense canadiennes, ce jeune chercheur a déjà fait sa marque comme expert des relations canado-américaines dans le domaine de la sécurité. Ses travaux de recherche sont subventionnés notamment par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et le ministère de la Défense nationale (MDN).

« Ce sont mes étudiants qui m'ont amené vers la sécurité humaine », confie le professeur. La sécurité humaine s'intéresse à la protection des personnes et des communautés plutôt qu'à la défense des autorités en place. Depuis la fin de la guerre froide, les populations ont souvent plus à craindre de leur propre gouvernement, de rivalités ethniques et de guerres civiles que d'un ennemi extérieur. Élargir la notion de sécurité aux personnes permet d'englober toute une gamme d'approches visant à prévenir ou résoudre les affrontements violents.

Le Canada a par exemple fait adopter une Convention contre les mines anti-personnel et contribué au contrôle du commerce des diamants bruts comme source de financement de conflits. Protéger les populations suppose une remise en question de l'ordre traditionnel basé sur la souveraineté des États ! Aider une société à panser ses plaies et à faire reculer la peur suppose aussi un grand effort de réflexion et d'ingénierie sociale.

La Chaire de Stéphane Roussel est devenue une pépinière de jeunes chercheurs qui entreprennent souvent par la suite une carrière à la Défense nationale, aux Affaires étrangères ou dans des organisations internationales. Le titulaire précise que les liens se multiplient avec les ministères fédéraux, par des stages, ateliers, bourses, subventions, cela dans le plein respect de la liberté académique. « J'aimerais contribuer à augmenter l'intérêt des francophones pour les enjeux de sécurité internationale », ajoute fièrement Stéphane Roussel. À la Conférence annuelle de l'Association canadienne de la défense, c'est un de ses étudiants qui a remporté le premier prix de la recherche ! Pour en savoir plus : www.pedc.uqam.ca

André Valiquette



Photo : Martin Brault

Stéphane Roussel



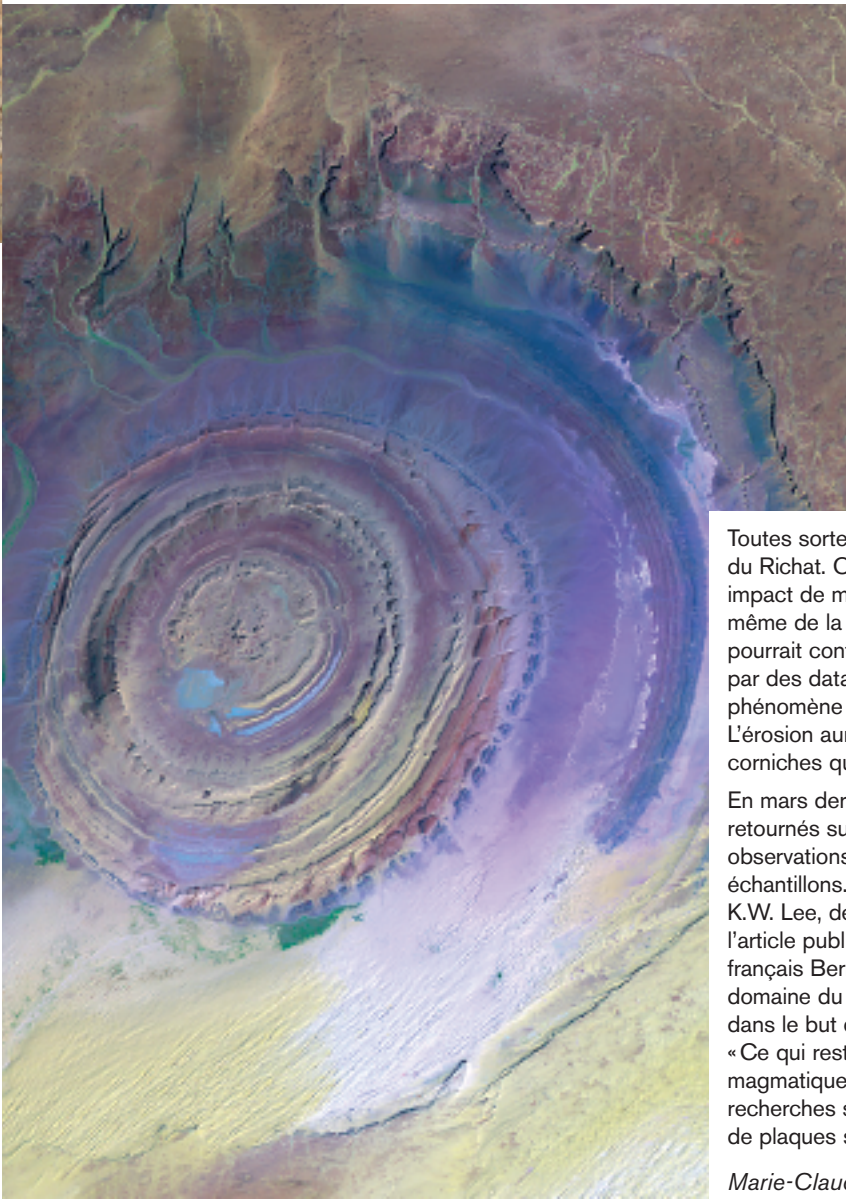
Guillaume Matton

L'été dernier, la prestigieuse revue scientifique *Geology* publiait un article cosigné par Michel Jébrak et l'un de ses étudiants, Guillaume Matton, dont les recherches doctorales pourraient contribuer à résoudre l'énigme du Richat, une formation géologique spectaculaire dissimulée au milieu du désert du Sahara.

Aperçue de l'espace par les cosmonautes qui, lors des premières missions spatiales, s'en servaient comme d'un repère, la structure du Richat, aussi connue sous le nom d'Oeil du Sahara, est une immense dépression de 40 kilomètres de diamètre, située en plein désert, au nord de la Mauritanie. Elle renferme trois corniches qui, comme des anneaux concentriques, entourent une brèche de silice de trois kilomètres de diamètre. Véritable joyau géologique, la structure est composée de roches très particulières, dont certaines proviennent du manteau supérieur, à plus de 70 kilomètres dans les entrailles de la Terre. Au siècle dernier, le célèbre naturaliste français Théodore Monod s'est rendu plusieurs fois à dos de chameau la contempler. Mais perdue au milieu des dunes et difficilement accessible, la formation a, en fait, été très peu étudiée.

« Quand j'ai commencé à m'y intéresser, je n'arrivais pas à trouver d'information, ni même de carte pour indiquer comment s'y rendre », raconte Guillaume Matton. C'est son directeur, Michel Jébrak, aujourd'hui vice-recteur à la recherche et à la création, qui lui a montré pour la première une image du Richat sur l'écran de son ordinateur, il y a quatre ans. Guillaume Matton a su tout de suite qu'il en ferait le sujet de ses recherches. « J'ai été séduit par la beauté et le mystère scientifique entourant cette formation unique en son genre », confie le jeune géologue, qui s'apprêtait alors à entreprendre un projet de maîtrise et qui a depuis bénéficié d'un passage accéléré au doctorat.

DANS L'ŒIL DU SAHARA



Toutes sortes de théories ont circulé pour expliquer l'origine du Richat. On a d'abord cru que la structure résultait d'un impact de météorite, puis de mouvements tectoniques ou même de la foudre! Mais la thèse de Guillaume Matton pourrait confirmer, grâce à un modèle supporté entre autres par des datations originales, qu'elle a été générée par un phénomène magmatique survenu il y a cent millions d'années. L'érosion aurait ensuite contribué à sculpter le paysage en corniches qui la caractérise.

En mars dernier, Guillaume Matton et Michel Jébrak sont retournés sur le site une troisième fois pour faire des observations, prendre des mesures et recueillir des échantillons. D'autres scientifiques, dont le géologue James K.W. Lee, de l'Université Queen's, cosignataire avec eux de l'article publié en août 2005 dans *Geology*, et le chercheur français Bernard Bonin, une sommité internationale dans le domaine du magmatisme alcalin, collaborent à leurs travaux dans le but de percer le mystère de la structure du Richat. « Ce qui reste à déterminer, c'est l'origine du phénomène magmatique », précise Guillaume Matton, indiquant que ses recherches s'orientent maintenant du côté des mouvements de plaques survenus lors de la formation de l'Atlantique.

Marie-Claude Bourdon

LES ALLERGIQUES N'ONT PAS FINI D'ÉTERNUER



Michelle Garneau

Photo : Nathalie St-Pierre

De nombreuses personnes saluent le mois d'août par des éternuements, des larmoiements et des reniflements. C'est le retour de la rhinite allergique provoquée par le pollen de l'herbe à poux. Le réchauffement de la planète pourra-t-il exacerber ce phénomène ?

La professeure Michelle Garneau du Département de géographie analyse depuis plus de 15 ans les sédiments des tourbières à la recherche de grains de pollen fossilisé. « Au cours de la période holocène, il y a 10 000 ans, les contenus polliniques des sédiments ont varié, selon les conditions climatiques, au moment de la libération des grains de pollen. On peut ainsi reconstituer des cycles. Plus le climat se réchauffait, plus la concentration du pollen fossilisé augmentait », précise la chercheuse, membre du Centre pour l'étude et la simulation du climat à l'échelle régionale (ESCER) et du consortium Ouranos sur la climatologie régionale et l'adaptation aux changements climatiques.



Cette spécialiste de la paléocologie compte se servir de ses travaux antérieurs pour étudier les problèmes très contemporains causés par l'herbe à poux. Les changements climatiques actuels auront-ils un impact sur la concentration de pollen, comme ce fut le cas dans le passé ? C'est dans cet esprit qu'elle a analysé les liens entre la concentration de pollen et le nombre de consultations médicales pour la rhinite allergique de résidents de Montréal, entre 1994 et 2002.

À Montréal, la saison pollinique débute lorsque la concentration de pollen est d'au moins cinq grains/m³ d'air. C'est toutefois quatre jours après l'enregistrement de concentrations de pollen modérées (entre 21 et 80 grains/m³) ou élevées (plus de 80 grains/m³) que les consultations médicales pour la rhinite allergique se multiplient. Autre constat, les personnes de milieux défavorisés seraient les plus touchées, probablement parce que l'herbe à poux aime croître dans les milieux fortement urbanisés. Enfin, la saison pollinique se serait allongée de 42 à 68 jours, entre 1994 et 2002, tendance qui reste à confirmer avec l'ajout de données plus complètes.

Si cette tendance se confirme, l'herbe à poux continuera ses ravages, à moins qu'elle ne soit éradiquée de nos villes. Madame Garneau poursuit ses études pour vérifier les liens éventuels entre les concentrations polliniques, l'asthme et les tendances climatiques actuelles.

Ce projet a été financé par le Fonds d'action aux changements climatiques, le Service météorologique du Canada, Santé Canada et Ouranos. Les étudiants membres de l'équipe ont reçu des fonds du Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie (CRSNG).

Lucie Chartrand

➤ QUAND LE TRAVAIL FAIT MAL

Douleurs au cou, tendinites tenaces et maux de dos. C'est le lot de plusieurs employés qui ont l'impression de se battre à longueur de journée avec leur poste de travail. Les jours de maladie ne règlent rien, car les douleurs réapparaissent dès le retour au travail. Le professeur Denis Marchand du Département de kinanthropologie, passionné de biomécanique, en a aidé plus d'un.

C'est dans une entreprise produisant des matrices en fibres synthétiques qu'il a récemment réussi un bel exploit. Six employées actionnant des métiers à tisser souffraient de douleurs importantes au cou, au dos et aux jambes. Plusieurs experts s'étaient succédé pour tenter de trouver une solution, en vain. C'est alors que Denis Marchand et ses étudiants du programme d'ergonomie de la maîtrise en kinanthropologie se sont attaqués au problème.

Les fibres synthétiques étant très irritantes pour la peau, les travailleuses ne pouvaient s'y appuyer et devaient garder les bras en tension entre les manœuvres. De plus, le rouleau de tissu descendant tout près d'elles les forçait à travailler en torsion. Enfin, la jambe qui actionnait la pédale pour croiser les fibres demeurait tendue pour ne déclencher le mécanisme qu'au moment opportun.

Denis Marchand et son équipe ont proposé des modifications à leur poste de travail pour que ces femmes puissent détendre leurs muscles entre les manœuvres. D'abord, un support rigide est déposé sur les fibres; un coussinet placé sous le coude permet au bras de s'y appuyer et de se déplacer en glissant, sans crainte d'écorchures. Une roue éloigne ensuite le tissu du corps, ce qui limite la torsion. Enfin, une pièce prolongeant la pédale soutient le pied. Une semaine après l'introduction de ces modifications, une série de mesures prises par des instruments de haute précision (électromyographie, caméra 3D) ont démontré une diminution de la tension musculaire chez les travailleuses qui confirmaient, elles-mêmes, une amélioration de leur état.

Denis Marchand est heureux de trouver des solutions novatrices pour régler des problèmes complexes. Certaines de ses inventions, comme le tabouret assis-debout pour les caissières ou le plateau ergonomique pour les serveuses, sont d'ailleurs en voie de commercialisation, grâce au soutien de Gestion Valeo. Toutefois, ce qui l'émeut le plus, c'est de constater que les diplômés formés dans ce programme réussissent à très bien se placer. L'un d'eux, par exemple, a décroché un emploi à Seattle, où il conçoit des logiciels pour évaluer l'adaptation de l'être humain à divers environnements de travail.

Lucie Chartrand



Avant...



...et après

➤ PROMOUVOIR LA RECHERCHE SUR L'HISTOIRE POLITIQUE DU QUÉBEC

«L'histoire politique du Québec a longtemps été délaissée au profit de l'histoire économique et sociale mais, aujourd'hui, elle suscite beaucoup d'intérêt auprès des étudiants», affirme le professeur Robert Comeau, fondateur de la Chaire Hector-Fabre d'histoire du Québec.

Créée en décembre 2003, la Chaire Hector-Fabre est la première chaire universitaire consacrée spécifiquement à l'histoire politique du Québec qu'elle aborde à partir de cinq grands axes : l'enseignement et l'écriture de l'histoire au Québec; l'histoire du nationalisme québécois et de la formation de l'identité politique; l'histoire politique ouvrière et syndicale; les relations internationales du Québec; les comportements des Canadiens-français face aux guerres.

La chaire s'est donnée deux missions : le transfert des connaissances et l'implication des étudiants dans la recherche. «Les résultats des travaux sont diffusés largement, notamment à travers la publication de livres destinés au grand public. La chaire soutient aussi financièrement des étudiants des cycles supérieurs auxquels elle a décerné une trentaine de bourses», souligne M. Comeau. Les professeurs réguliers spécialisés en histoire politique du Québec au XX^e siècle sont peu nombreux et certains vont bientôt partir à la retraite. En aidant de jeunes chercheurs à publier les résultats de leurs recherches, nous contribuons à assurer une relève et à consolider des domaines d'études trop souvent négligés.»

Plusieurs projets sont présentement en cours. Un numéro spécial du *Bulletin d'histoire politique*, revue savante que dirige M. Comeau, traitera bientôt de l'enseignement de l'histoire depuis le Rapport Parent. Un premier grand colloque, en mars 2006, a porté sur les 40 ans de la Caisse de dépôt et de placement du Québec. Le second, en 2007, soulignera

le 50^e anniversaire de la Fédération des travailleurs du Québec (FTQ). D'autres projets abordent des sujets inédits tels que l'histoire du Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN) et de son chef, Pierre Bourgault, l'histoire du journalisme parlementaire québécois (1871-1960), le parcours des correspondants de guerre Canadiens-français pendant le second conflit mondial ou encore l'histoire de la gauche syndicale et politique québécoise depuis 1945.

«Nous encourageons nos étudiants de maîtrise et de doctorat à choisir des sujets de recherche originaux, susceptibles d'intéresser un large public», raconte M. Comeau. Transformer un mémoire ou une thèse en un



Photo : Nathalie St-Pierre

Robert Comeau

ouvrage historique vendu en librairie représente pour les étudiants un exercice formateur de vulgarisation scientifique et de communication.»

Une dizaine d'ouvrages parus et de nombreux articles publiés dans des revues et des journaux, quatre importants colloques et plusieurs tables rondes... pas mal pour une chaire de recherche qui n'existe que depuis deux ans !

Signalons que depuis février 2006, c'est le professeur Jean-Marie-Fecteau du Département d'histoire qui dirige les activités de la Chaire Hector-Fabre.

Claude Gauvreau



➤ LES PRAIRIES, AU CŒUR DE MONTRÉAL



Fathey Sarhan

Photos : Nathalie St-Pierre

Deux cents mètres carrés, en plein centre-ville. Lumière et fenestration exceptionnelles. Flambant neuf. Tout équipé. Malheureusement pour les urbains branchés en mal d’espace, la nouvelle serre de Fathey Sarhan n’est pas à vendre ni à louer. Depuis le temps qu’il en rêve, le professeur n’est pas près de la laisser aller. « Dans les anciens locaux occupés par le Département des sciences biologiques, rue Saint-Alexandre, il n’y avait pas d’espace, raconte-t-il. Notre déménagement au Complexe des sciences Pierre-Dansereau a rendu le rêve possible. Une subvention de 1,8 million de dollars de la Fondation canadienne pour l’innovation a bouclé l’affaire. »

Au cinquième étage du tout nouveau pavillon de Sciences biologiques, Fathey Sarhan règne aujourd’hui sur l’une des serres de recherche les plus sophistiquées en Amérique du Nord. On oublie presque la vue imprenable sur le centre-ville lorsqu’on saisit la finesse de la mécanique en arrière-plan. Température ambiante, humidité, durée d’ensoleillement... tout est contrôlé. « On pourrait reproduire le climat d’une forêt tropicale dans une pièce et un environnement nordique dans la suivante », souligne le professeur.

Mais le biologiste moléculaire ne compte pas reproduire dans sa serre un modèle réduit du Biodôme de Montréal. Il veut plutôt profiter de ses nouvelles installations pour pousser plus loin ses travaux sur la génomique des plantes céréalières. « Le génome du blé est cinq fois plus complexe que celui de l’humain, laisse-t-il tomber. Cette plante a des propriétés fascinantes. Elle peut analyser de manière très fine la lumière et ainsi mesurer la longueur du jour. Elle garde cette information en mémoire et lorsque les journées raccourcissent, elle synthétise des protéines qui la protégeront contre le froid. » Pas surprenant que le blé puisse résister à des températures de -27 ° Celsius !

Le professeur tente de percer les secrets génétiques qui se cachent derrière de telles prouesses. Avec son équipe, il a déjà cloné 3 000 gènes. En les inactivant ou en les sur-exprimant, il a identifié la fonction de 300 d’entre eux, impliqués notamment dans la mémoire du blé ou dans sa résistance au gel.

Au final, ces résultats pourraient permettre, entre autres, d’augmenter la résistance au gel de certains végétaux, en transférant des gènes clés d’une espèce à une autre. Le professeur tient toutefois à éviter toute manipulation artificielle sur les plantes qui quitteront son laboratoire. « Le public a trop de réticence, convient-il. Nous procéderons par croisements classiques, une fois que les gènes auront été identifiés. C’est le genre de manipulations que la serre rend possible. »

Dominique Forget



➤ LE PROJET DARWIN : UNE HUMANITÉ VIRTUELLE EN GESTATION



Dans les locaux d’Hexagram – l’Institut de recherche-création en arts et technologies médiatiques qu’abrite l’UQAM – Michel Fleury, professeur à l’ cole de design, raconte le chemin parcouru depuis cinq ans par le Projet Darwin, qui arrive à terme ce printemps. « L’idée de départ était de créer une banque de personnages virtuels réalistes, une espèce d’agence de casting accessible à tous les créateurs de cinéma 3D », explique-t-il. La démonstration du logiciel qu’il a conçu, le Sélecteur Darwin, est éloquente. Celui-ci permet à l’expert comme au profane de créer un personnage 3D en moins de deux minutes, à l’aide de quelques clics de souris.

Pour créer un nouveau personnage, il suffit de sélectionner l’un des six critères morphologiques, la forme du crâne par exemple, puis de choisir quatre « grands-parents » dans la librairie virtuelle de 35 personnages, déjà crées par l’équipe de M. Fleury. « La métaphore génétique s’est imposée, dit-il, parce que tout le monde en comprend le fonctionnement. » On détermine ensuite, à l’aide de simples barres que l’on déplace de gauche à droite, le pourcentage d’hérédité que les grands-parents et les parents transmettent à « l’enfant virtuel » que l’on voit se transformer au bas de l’écran, au gré de nos fantaisies. On répète ensuite l’exercice pour les autres critères, à savoir les yeux, les oreilles, la bouche, le nez et le corps, en choisissant chaque fois les grands-parents désirés. « Les possibilités combinatoires sont pratiquement infinies... et ce n’est qu’un début », assure le professeur, car lui et son équipe (Jean-François Blondin, Louis Brochu, Daniel Cantin, Huu Le Nguyen et Abdelhak Ouhlal) alimentent sans cesse la librairie virtuelle.



Michel Fleury

Photo : Nathalie St-Pierre

Selon M. Fleury, qui a participé à l’édification d’Hexagram, le Projet Darwin est un exemple concret de synergie entre la recherche universitaire, l’entreprise privée et les créateurs oeuvrant dans le milieu. « Sans Hexagram, ce rêve ne serait pas devenu réalité », affirme-t-il, en ajoutant qu’il a dû outrepasser le cadre universitaire pour financer son projet, dont le coût s’élève à 1,5 million de dollars jusqu’à maintenant. Il a ainsi créé Darwin Dimensions, une entreprise incorporée légalement en février 2004 avec l’apport financier substantiel de David Chamandy, qui en assure la gestion administrative.

Dès ce printemps, l’entreprise devrait commercialiser le Sélecteur Darwin ainsi que le Human Virtual Machine, un autre projet qu’il a lancé et qui permet à un personnage 3D d’interagir avec un public en temps réel. « Notre clientèle sera surtout composée de petits studios 3D, de créateurs de jeux vidéos et d’étudiants », croit M. Fleury, qui estime qu’en offrant des personnages virtuels « clefs en main » de qualité, à un coût abordable, le Sélecteur Darwin deviendra un outil de démocratisation dans l’univers de l’animation 3D.

Pierre-Etienne Caza

Une passion pleinement assumée!

Pierre-Etienne Caza

Diplômée en danse du cégep de Saint-Laurent, Joannie Lafontaine a pratiqué la gymnastique et la natation avant de se découvrir une véritable passion pour... le curling. Inutile de lui servir vos blagues éculées, elle est habituée aux moqueries et vous mettra aussitôt au défi de vous astreindre ne serait-ce qu'à une seule compétition de curling. «Vous allez vous découvrir de nouveaux muscles!», lance-t-elle en riant, avant de rétablir l'honneur du sport qu'elle aime et qu'elle pratique depuis l'âge de neuf ans.

Sport qui implique précision, stratégie et balayage vigoureux, le curling est souvent considéré comme un jeu d'échecs sur glace. «Il ne s'agit pas de garrocher la pierre, mais de la lancer, ce qui est plus difficile que l'on ne croit, affirme Joannie, qui a débuté cette année son baccalauréat en enseignement du français langue seconde. Le curling est très technique, comme le golf. Il faut beaucoup de pratique pour s'améliorer.» Sans parler de la forme physique. La pierre de granit qu'elle lance en lui imprimant un mouvement de rotation pèse 19 kg (42 livres). Elle la propulse en glissant avec elle sur une distance d'environ 7,5 mètres



Photo : Nathalie St-Pierre

Joannie Lafontaine, étudiante au baccalauréat en enseignement du français langue seconde et... curleuse!

(25 pieds), tout en visant la cible indiquée par la capitaine de l'équipe et en tentant de conserver son équilibre sur la surface glacée. «Le brossage sol-

licite aussi un bon conditionnement physique, soutient-elle. En plus des muscles stabilisateurs, il faut développer une bonne capacité cardiovas-

Soccer

Défaite crève-cœur (bis)

L'histoire se répète pour l'équipe masculine de soccer de l'UQAM, qui s'est inclinée 1-0 en prolongation face aux Carabins de l'Université de Montréal, le 1^{er} avril dernier, en demi-finale du circuit québécois de soccer intérieur.

Invaincus en saison régulière (huit victoires et deux matchs nuls), les Citadins étaient pourtant favoris et confiants de pouvoir l'emporter. «Nous sommes très déçus, mais il faut se rendre à l'évidence, nous n'avons pas bien joué, affirme l'entraîneur Christophe Dutarte. Notre jeu collectif, si explosif et si dominant en saison régulière, était désorganisé et brouillon.»

Mince consolation, trois joueurs des Citadins ont été élus sur l'équipe d'étoiles de la Fédération québécoise du sport étudiant (FQSE). Il s'agit de l'arrière Florent Gout, du milieu de terrain Herbert Nunes et du gardien recrue Taki Ghazzali. «Ce sont des honneurs mérités car ils ont excellé à leur position respective», précise M. Dutarte.

L'automne dernier, les Citadins avaient également atteint la demi-fi-

nale du circuit extérieur avant de s'incliner en tirs de barrage face au Rouge et Or de l'Université Laval. «Nous espérons faire mieux l'automne prochain et nous qualifier pour le cham-

pionnat canadien», affirme l'entraîneur, qui dirigera sensiblement la même équipe, puisque une quinzaine de joueurs seront de retour. Rendez-vous en septembre.



Photo : Andrew Dobrowolskyj

Herbert Nunes, milieu de terrain des Citadins, a été élu sur la première équipe d'étoiles de la FQSE.

lorsqu'il se sent prêt. L'idée de maturation, de réflexion et d'émotion est désormais exclue de l'échange, qui n'est que purement fonctionnel.»

M. Sohet insiste pour inclure l'ensemble de ses correspondants dans sa réflexion, et pas seulement les étudiants. «Avant, je déposais un dossier dans le casier d'un collègue et j'avais une réponse dans les trois ou quatre

jours suivants, poursuit-il. Aujourd'hui, j'envoie un courriel et je n'ai pas de réponse parce que le collègue en est submergé.» Selon lui, l'UQAM aurait tout avantage à mettre sur pied un groupe institutionnel chargé d'analyser le phénomène des courriels pour en baliser l'utilisation ●

Curling 101

Les non initiés se demandent pourquoi les joueurs balaient frénétiquement au-devant de la pierre qui file sur la glace. Il faut d'abord savoir que la glace n'est pas lisse, mais bosselée légèrement, selon des techniques précises d'arrosage. On appelle *pitons* ces bosselures minuscules qui ressemblent à ce qui se forme sur nos trottoirs lors d'une pluie verglaçante. Le brossage a pour but de faire fondre les pitons pour que la couronne, la seule partie de la pierre qui touche au sol, ne soit pas ralentie. En diminuant la friction, on augmente la vitesse de la pierre. Comme celui qui effectue le lancer imprime à la pierre un mouvement de rotation vers la gauche ou la droite, le brossage influence également la courbe décrite par la pierre, qui peut ainsi aller se loger à l'endroit voulu ou frapper une pierre adverse et la déloger de la «maison».

La série de cercles concentriques s'appelle la «maison» et le plus petit cercle, le «bouton». Une compétition comporte huit ou dix manches de jeu, au cours desquelles chaque équipe lance tout à tour ses huit pierres (chaque joueur en lance deux). Le but est de terminer chaque manche avec ses pierres plus près du bouton que celles de l'adversaire, ce qui permet de marquer des points.

Source : Association canadienne de curling.

culaire pour suivre la pierre qui glisse, et pour brosser parfois énergiquement sans la toucher.»

Un talent prometteur

Joannie a été initiée au curling à Brantford, en Ontario. «Nous avons dû y vivre une année car mon père y travaillait, raconte-t-elle. Il jouait occasionnellement au curling. Un jour, il m'a demandé si je voulais essayer et j'ai eu la piqûre.» Cette piqûre, celle de la compétition surtout, mais aussi de la franche camaraderie et de l'esprit sportif dont est empreint le curling, pousse Joannie à s'inscrire au club local. «Mon père a servi de traducteur jusqu'à ce que je maîtrise l'anglais», se rappelle-t-elle.

À son retour au Québec, elle poursuit son apprentissage, son père s'improvisant entraîneur. «Il est très fort sur la stratégie et moi sur la technique», explique-t-elle. De compétitions régionales en compétitions provinciales, elle fait sa place dans le monde du curling. Elle participe trois fois aux Jeux du Québec et prend part à des championnats canadiens. En novembre dernier, elle a été élue meilleure joueuse de niveau club lors du gala Méritas de Curling Québec, ex-

æquo avec sa collègue Saskia Hollands, du club de la Base militaire de Longue-Pointe, à Montréal, où son père agit à titre d'entraîneur.

Elle entamera en septembre sa dernière année chez les juniors (moins de 20 ans), au sein d'une équipe de Québec en laquelle elle fonde beaucoup d'espoir. Elle est consciente que peu de joueurs de curling parviennent à en vivre exclusivement, mais cela ne l'inquiète pas. «La plupart des joueuses adultes ont un travail et elles agencent leur horaire en fonction des compétitions, ce que je fais déjà», explique-t-elle. Elle compose, en effet, avec les impératifs de son sport (qui l'accapare environ cinq fois par semaine), de son boulot dans une épicerie et de ses études. «J'effectue présentement mon premier stage dans une école d'immersion de Saint-Bruno et j'adore ça!», s'exclame-t-elle.

Comme plusieurs, Joannie rêve aux Jeux olympiques, mais pas à ceux de 2010, car la compétition chez les adultes est très forte. Elle a encore beaucoup de temps devant elle : l'âge moyen des joueurs de curling au Canada est de 39,9 ans. Aux Jeux de 2014, elle en aura 28 ●

Un sport canadien

Un million de Canadiens pratiquent le curling chaque année. Lors des Jeux de Turin, Terre-Neuve a décrété un congé scolaire pour que les jeunes puissent regarder les prouesses de leur joueur étoile Brad Gushue, qui a récolté la médaille d'or avec ses coéquipiers. Plus encore : 2 000 personnes survoltées attendaient les médaillés à leur arrivée à l'aéroport de St-Jean, à 1h30 du matin. Certaines avaient même fait le voyage depuis Lewisporte, une ville située à 450 km de la capitale! L'engouement pour le curling n'est pas le même au Québec, mais on y dénombre néanmoins 94 000 adeptes. En comparaison, l'Ontario en compte 281 000.

Source : Association canadienne de curling.

► BALISES – Suite de la page 4

Écrire : un art qui se perd

Selon Philippe Sohet, les gens ont du mal à écrire depuis l'avènement du courriel parce qu'ils ne tiennent plus compte des règles épistolaires élémentaires. «Je ne suis pas nostalgique, mais transposer une lettre par courriel, c'est faire preuve d'une articulation, c'est donner à l'autre le temps de lire, de digérer l'information et de répondre

PUBLICITÉ

Faut-il avoir peur de la grippe aviaire?

Dominique Forget

Après l'Asie, l'Europe, le Moyen-Orient et l'Afrique, le fameux virus H5N1 qui inquiète tant l'Organisation mondiale de la santé (OMS) et fait trembler la planète entière atteindra-t-il le Canada? «Ce n'est qu'une question de temps», laisse tomber Denis Archambault, professeur au Département des sciences biologiques et expert en virologie. Selon ce vétérinaire de formation, le virus responsable de la grippe aviaire pourrait se retrouver sur notre territoire dès cet été. Cependant, il ne s'inquiète pas outre mesure. «L'infection des oiseaux est une chose; la transmission du virus à l'humain en est une autre.»

Bien qu'il soit sans merci pour les volailles – le taux de mortalité est de 100 % –, le H5N1 dans sa forme actuelle peut difficilement sauter la barrière des espèces. Depuis 1997, année où l'on a constaté les premiers cas humains de grippe aviaire à Hong Kong, seulement 170 personnes ont été atteintes par le virus. De ce nombre, environ la moitié sont décédées. «Chez nous, les chances de transmission à l'humain sont encore moins élevées, croit Denis Archambault. En Asie, en Afrique et même en Europe, les gens vivent de façon beaucoup plus rapprochée des oiseaux de basse-cour que nous le faisons ici.» Les immenses poulaillers industriels en vogue en Amérique du Nord nous rendraient donc service dans cette affaire.

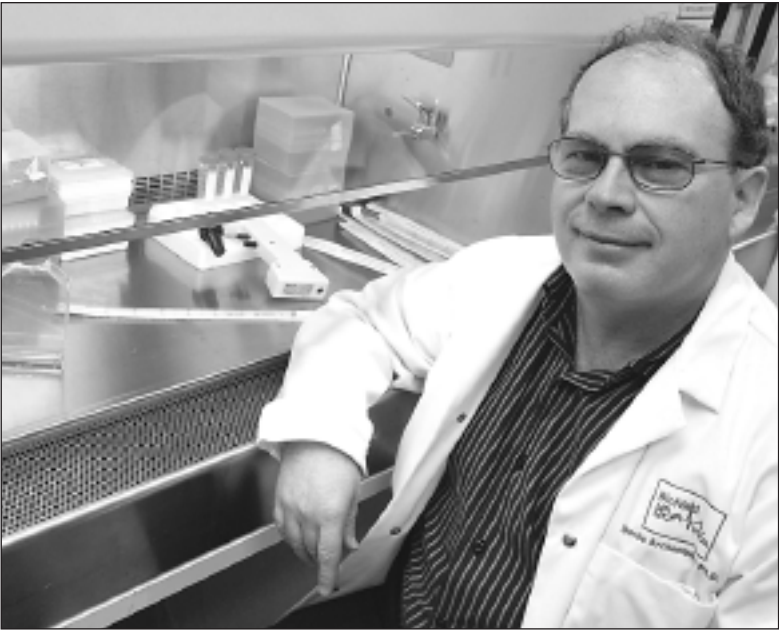


Photo : Nathalie St-Pierre

Denis Archambault, professeur au Département des sciences biologiques et expert en virologie.

La vraie menace

Si le H5N1 a du mal à infecter l'homme, pourquoi se faire autant de mauvais sang? «Ce qui effraie davantage les autorités de santé publique, c'est la possibilité que le virus subisse une mutation lui permettant de se propager d'un humain à un autre, ce qui est actuellement impossible», explique le professeur. Pour l'instant, chaque individu infecté constitue en quelque sorte un cul-de-sac pour le virus. Mais il suffirait d'une petite mutation pour que les choses changent très rapidement.

Si un humain contracte le virus de la grippe aviaire pendant qu'il combat une grippe «humaine», les deux virus

pourraient s'échanger quelques gènes. Un «super virus» pourrait alors voir le jour. Celui-ci aurait la virulence du H5N1 tout en ayant le potentiel de transmission de l'influenza qui s'abat sur l'Amérique du Nord chaque hiver. Il se transmettrait par les éternuements ou même avec une simple poignée de main.

C'est alors que naîtrait la pandémie tant appréhendée: les voyages internationaux étant ce qu'ils sont, le virus se répandrait comme une traînée de poudre. Les porteurs n'auraient même pas besoin de se rendre à destination pour semer le H5N1 à tout vent. «Certaines études ont montré que si un individu atteint par un virus par-

Les surprenants périples des oiseaux voyageurs

Si les volailles tombent comme des mouches lorsqu'elles sont aux prises avec le H5N1, les canards, oies, outardes et autres oiseaux sauvages y résistent bien. Ce sont d'ailleurs eux qui, pour l'instant, transportent le virus de continent en continent. Mais comment les oiseaux porteurs pourraient-ils arriver jusqu'au Canada sachant que les vols migrateurs se font généralement dans l'axe nord-sud et qu'aucune trace du virus n'a encore été trouvée sur le continent américain? «On pense souvent qu'il n'y a pas d'échanges entre les oiseaux nord-américains et ceux qui vivent en Europe ou en Asie, mais ce n'est pas tout à fait vrai», indique Jean-François Giroux, directeur du Département des sciences biologiques et spécialiste de la faune aviaire.

À titre d'exemple, certaines bernaches cravants passent l'hiver sur les côtes de l'Irlande ou du Danemark. Durant l'été, elles se déplacent dans le Grand Nord canadien pour préparer leur nid. La sterne de l'Arctique construit aussi son nid dans le Grand Nord canadien. L'hiver venu, elle traverse la planète entière pour aller hiverner en Afrique australe, en Australie ou en Antarctique. Un voyage de 25 000 kilomètres aller-retour!

«Du côté nord-américain, plusieurs espèces passent l'hiver sur les côtes de la Californie ou de la Colombie-Britannique, ou encore du côté de l'Atlantique, souligne le professeur Giroux. À l'été, elles montent nicher dans le Grand Nord. Ces oiseaux pourraient théoriquement s'infecter en mangeant une herbe qui a été souillée par les fèces d'un oiseau contaminé. Ils ramèneraient alors le virus en territoire canadien ou américain.»

Une fois cette étape franchie, la propagation d'est en ouest à l'échelle du continent pourrait s'effectuer aisément. Comment? Sur une île du lac Redberry, par exemple, en plein cœur de la Saskatchewan, des macreuses à ailes blanches viennent nicher chaque année. À la fin de l'été, la moitié des oiseaux quitte pour aller sur la côte est, dans les Maritimes, alors que les autres passent l'hiver sur la côte ouest. «Les comportements des oiseaux sont fascinants et nous réservent bien des surprises, note Jean-François Giroux. Plus que les humains, ce sont de véritables globe-trotters.»

ticulièrement virulent se trouve dans un avion, au bout de quatre heures, 90 % des passagers peuvent être infectés», raconte Denis Archambault.

Paré pour le pire

Pour qu'une telle mutation se produise, il suffit d'un seul cas malheureux. Voilà pourquoi les autorités québécoises et canadiennes prennent la chose très au sérieux. De nouvelles règles imposées par le ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec (MAPAQ) imposent par exemple à tous les éleveurs de volailles de confiner leurs oiseaux à l'intérieur, au grand dam des éleveurs de volailles biologiques.

Le MAPAQ s'est aussi équipé à Saint-Hyacinthe d'un laboratoire dernier cri qui permettra de détecter les souches H5 en moins de 24 heures. Si un oiseau infecté est repéré, toutes les volailles situées dans un rayon d'un à cinq kilomètres seront mises en qua-

rantaine, voire éliminées. «La virulence du H5N1 nous aide en quelque sorte puisqu'elle nous permet de détecter la présence du virus rapidement», souligne le professeur Archambault.

Autre mesure de prévention mise en œuvre par le gouvernement québécois: l'achat de millions de doses de Tamiflu. À ne pas confondre avec un remède miraculeux ou avec un vaccin, ce médicament entrave la multiplication du virus lorsqu'on l'ingère. On estime qu'il pourrait abaisser le taux de mortalité de 30 %. Pour un vaccin, il faudra attendre de voir quelle forme prendra le virus muté. «Il faudra un minimum de quatre à cinq mois pour mettre au point un vaccin, croit Denis Archambault. Normalement, il faudrait ajouter deux ou trois mois pour les tests de contrôle de qualité, mais les normes pourraient être revues à la baisse. Si cette mutation se produit, nous serons en situation d'urgence.» ●

Mission commerciale étudiante au Vietnam

Marie-Claude Bourdon

Le 2 mai prochain, dix étudiants en gestion du tourisme et de l'hôtellerie, en gestion internationale et en finance s'envoleront pour le Vietnam dans le cadre d'un Projet d'études internationales (PEI). Leur objectif? Mettre en application les connaissances acquises en classe tout en encourageant la création de relations entre les milieux d'affaires canadien et vietnamien à travers la réalisation de mandats pour le compte de diverses organisations. Sous la supervision du professeur Guy Goulet, directeur du Centre d'études et

de recherche sur le Vietnam (CEREV), les étudiants passeront un mois dans ce pays dont le PIB connaît la deuxième plus forte croissance de l'Asie du Sud-Est.

Les étudiants, qui devaient eux-mêmes organiser et financer leur voyage, mèneront entre autres une recherche sur la possibilité d'importer au Canada des noix de cajou équitables. «On devra rédiger un rapport sur le rôle et l'impact des coopératives et du commerce équitable au Vietnam», précise l'une des participantes, Véronique Leblanc. Ce mandat sera réalisé pour le compte de la

Chaire de coopération Guy-Bernier et de l'organisme Équita. Un autre mandat consistera à explorer le marché potentiel au Vietnam d'une entreprise québécoise, ACBIS, qui propose un logiciel de support aux opérations, destiné au secteur des télécommunications. Finalement, la Conférence des Nations Unies sur le Commerce et le Développement (CNUCED) a confié aux étudiants la rédaction d'une étude de cas sur le Vietnam qui sera insérée dans le matériel pédagogique «T.I.C. et tourisme pour le développement»,

Suite en page 12 ►

PUBLICITÉ

MARDI 18 AVRIL
Galerie de l'UQAM

Exposition : «Printemps Plein temps 2006. Finissants au baccalauréat», jusqu'au **22 avril**, de 12h à 18h.
Pavillon Hubert-Aquin, salle J-R120.
Renseignements :
987-8421
galerie@uqam.ca
www.galerie.uqam.ca

CELAT-UQAM (Centre
interuniversitaire sur les lettres,
les arts et les traditions)

Conférence-causerie : «Regard sur le concept de «place paysage» : entre hybridité et nouveau cadre de vie urbaine», de 12h30 à 14h.
Conférencier : Jonathan Cha, doctorant, UQAM.
279 Ste-Catherine Est, salle DC-2300.
Renseignements :
Caroline Désy
987-3000, poste 1664
desy.caroline@uqam.ca

Département de musique

Concert : «Chœur Paris-Sorbonne et Chœur de l'UQAM», de 20h à 22h.
Au programme : œuvres de Debussy, Ravel, Chabrier et Bartok.
Centre Pierre-Péladeau, Salle Pierre-Mercure.
Renseignements :
Hélène Gagnon
987-3000, poste 0294
gagnon.helene@uqam.ca

MERCREDI 19 AVRIL
Centre de design

Exposition : «TIME-IT», une nouvelle génération de montres, jusqu'au **25 avril**.

Conférence de M. Mourgue intitulée «Time-it Working Process» le **19 avril** à 16h30, suivi du vernissage de l'exposition à 18h.
Pavillon de design (Hall d'entrée).
Renseignements :
987-3395
centre.design@uqam.ca
www.timeitwatch.com

JEUDI 20 AVRIL
UQAM Générations

Conférence : «La santé spirituelle et la dépression chez les aînés», de 13h30 à 15h30.
Conférencier : André Bergeron.
Pavillon Maisonneuve, salle B-R200.
Renseignements :
Chantal Lebeau, 987-7784
lebeau.chantal@uqam.ca
www.generations.uqam.ca

VENDREDI 21 AVRIL
CRISES (Centre de recherche sur
les innovations sociales)

Conférence : «Changement et continuité vers le développement durable : les enjeux stratégiques et de gestion dans les entreprises collectives», de 9h à 16h.
Nombreux conférenciers.
Pavillon Judith-Jasmin, Salle des Boiseries (J-2805).
Renseignements :
Hélène Gélinas
987-3000, poste 4458
crises@uqam.ca
www.crises@uqam.ca; ou
www.crsdd@uqam.ca

CIRST (Centre interuniversitaire
de recherche sur la science et la
technologie)

Conférence : «Sociologies

pragmatiques et modèles informatiques. Un programme socio-informatique pour l'analyse des alertes et des controverses», de 12h30 à 14h.
Conférenciers :
Francis Chateauraynaud et Jean-Pierre Charriau.
Pavillon Thérèse-Casgrain, salle W-3235.
Renseignements :
Marie-Andrée Desgagnés
987-4018
cirst@uqam.ca
www.cirst.uqam.ca

LUNDI 24 AVRIL
École supérieure de mode
de Montréal

Défilé des finissants en design de mode : «La mode ne s'affiche pas, elle défile», à 12h30.
Maison de la culture Maisonneuve, 4200, rue Ontario Est.
Renseignements :
Maryla Sobek, 933-2630
sobek.maryla@uqam.ca
http://defile.uqam.ca

MARDI 25 AVRIL
Département de linguistique et
de didactique des langues

Colloque des étudiants en sciences du langage, de 9h30 à 17h.
Pavillon des Sciences de la gestion, salle R-M160.
Renseignements :
Marie-Josée Lapointe
722-3450
lapointeml@aei.ca
www.er.uqam.ca/nobel/scilang/cesla06/

GEIRSO (Groupe d'étude sur
l'Interdisciplinarité et les
Représentations sociales)

Conférence : «La modélisation des soins pharmaceutiques», de 14h à 15h30.
Nombreux conférenciers.
Pavillon Hubert-Aquin, salle A-1340.
Renseignements :
Christine Thoër-Fabre
987-3000, poste 4566
thoer.christine@uqam.ca
www.geirso.uqam.ca

Chaire en gestion des compétences

Conférence : «Qu'est-ce qui mobilise les employés?», de 17h à 19h.
Conférenciers : Dominique Duguay, doctorante, UQAM; Gilles Laberge, Fédération des Caisses Desjardins du Québec.
Pavillon Athanase-David, salle DS-1950.
Renseignements :
Ginette Lévesque
987-3000, poste 6651
levesque.ginette@uqam.ca
www.chaire-competences.uqam.ca

MERCREDI 26 AVRIL
CIRST

10^e Colloque des études avancées du CIRST, de 9h à 16h.
Pavillon Thérèse-Casgrain, salle W-5215.
Renseignements :
Marie-Andrée Desgagnés
987-4018
cirst@uqam.ca
www.cirst.uqam.ca

Chaire de responsabilité sociale et
de développement durable

Forum Tchernobyl : «26 avril 1986 – 26 avril 2006 : un anniversaire contaminé», de 14h à 22h30.
Nombreux participants.
Pavillon Sherbrooke, salle SH-2800.
Renseignements :
Emmanuelle Champion
987-3000, poste 2108
champion.emmanuelle@uqam.ca
www.crsdd.uqam.ca

JEUDI 27 AVRIL
DEUT (Département d'études
urbaines et touristiques)

Forum Urba 2015 : «Le nouveau tramway et les transports collectifs, fer de lance de la relance des centres-villes : l'exemple de la ville de Bordeaux», à 17h30.
Conférencier : Alain Juppé, ancien premier ministre de France et ex maire de Bordeaux, instigateur du projet de tramway, conférencier invité à l'ENAP.
Pavillon Judith-Jasmin, Salle Marie-Gérin-Lajoie (J-M400).
Renseignements :
987- 3000, poste 2264
urba2015@uqam.ca

DEUT

Colloque : «Réinventer Montréal», jusqu'au vendredi **28 avril** de 8h à 19h30, dans le cadre du 30^e anniversaire du DEUT.
Pavillon Judith-Jasmin, Salle Marie-Gérin-Lajoie (J-M400).
Renseignements :
Stéphanie Magnani
987 3000, poste 7677
anniversaire_30@uqam.ca
www.deut.uqam.ca/

BioMed

2^e Colloque annuel du Centre de recherches biomédicales BioMed, de 8h à 19h.
Pavillon Sherbrooke, salle SH-2800.
Renseignements :
Marie-Claude Charest
biomed@uqam.ca
www.unites.uqam.ca/biomed/

ISS (Institut Santé et société)

Conférence : «Présentation du plan stratégique du Fonds de recherche en santé du Québec (FRSQ)», de 9h à 11h.
Conférenciers : Alain Beaudet, pdg du FRSQ; Marielle Gascon-Barré, vice-présidente et directrice scientifique du FRSQ.
Pavillon Athanase-David, salle D-R200.
Renseignements :
Mireille Plourde
987-3000, poste 2250
plourde.mireille@uqam.ca
www.iss.uqam.ca

Institut des sciences cognitives

Conférence : «Le développement des fonctions attentionnelles chez l'enfant et l'adolescent : du normal au pathologique», de 14h à 18h.
Conférenciers : Pierre Laporte, Centre hospitalier général, Périgueux, France; Michel Pépin; Marie-Claude Guay; Psychologie, UQAM et Nicole Chevalier, Kinanthropologie, UQAM.
Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-1950.
Renseignements :
Guillaume Chicoisne
987-3000, poste 4374
chicoisne.guillaume@uqam.ca
www.isc.uqam.ca

Centre de design

Exposition des finissants en design graphique : «Face à face», jusqu'au **30 avril**, de 12h à 18h.
Pavillon de design, salle DE-R200.
Renseignements :
987-3395
centre.design@uqam.ca
www.centrededesign.uqam.ca

VENDREDI 28 AVRIL
DEUT

«Cocktail des Retrouvailles», de 17h à 19h, dans le cadre des fêtes du 30^e anniversaire du DEUT.
Pavillon Judith-Jasmin, Foyer studio théâtre Alfred-Laliberté (J-M400).
Renseignements :
Stéphanie Magnani
987 3000 poste, 7677
anniversaire_30@uqam.ca
www.deut.uqam.ca

Formulaire Web

Pour nous communiquer les coordonnées de **vos événements**, veuillez utiliser le formulaire à l'adresse suivante :
www.uqam.ca/evenements
10 jours avant la parution.
Prochaines parutions :
1^{er} et 15 mai 2006.

Concerts gratuits dans le métro



Grâce à une entente avec la Société de transport de Montréal, des étudiants du Département de musique ont offert des concerts gratuits à la station de métro Berri-UQAM pendant la semaine de Pâques sous le thème «La musique

classique, c'est pour tout le monde». Au programme, des œuvres de Brahms, Beethoven, Schumann, Moreno-Torroba et Antoine Ouellette. Il est encore possible d'entendre les étudiants le **18 avril**, entre 11h et 13h.

Monter de toutes pièces une exposition majeure!

Claude Gauvreau

Une vingtaine d'étudiants du baccalauréat en histoire de l'art viennent d'effectuer leurs premiers pas dans le milieu de la muséologie. En douze semaines à peine, ils ont conçu et organisé l'exposition *COZIC versus COZIC*, présentée jusqu'au 22 avril à la galerie Parisian Laundry à Montréal.

Ce projet, mené sous la direction de Louise Déry, professeure au Département d'histoire de l'art et directrice de la Galerie de l'UQAM, a pris naissance dans le cadre du cours *Organisation d'une exposition*. Offert à tous les deux ans, ce cours se veut un terrain d'expérimentation permettant de réaliser toutes les étapes inhérentes à la production d'une exposition.

Pour ceux qui l'ignorent, Cozic est le nom d'un duo d'artistes multidisciplinaires, formé de Monic Brassard et de Yvon Cozic, présent sur la scène culturelle québécoise depuis les années 60 et dont la pratique, toujours innovatrice, continue d'influencer les jeunes artistes d'ici. L'exposition réunit plusieurs de leurs œuvres passées et récentes, certaines peu connues, de grand et de petit format, qui intègrent



Photo : Nathalie St-Pierre

Julie Matte et Maude Lapierre, étudiantes au baccalauréat en histoire de l'art, en compagnie des artistes Yvon Cozic et Monic Brassard.

une dimension ludique, tout en explorant le rapport au temps et à l'espace. Elle offre aussi différentes options dans la manière de présenter les objets (au mur, au sol, au plafond et

dans des présentoirs) et cherche à créer un effet d'opposition : rude/doux, surface plane et cylindre, passé/présent, etc.

Sortir du cadre académique

Selon Louise Déry, l'expérience concrète d'un projet d'exposition ne peut qu'être stimulante pour des étudiants en histoire de l'art. «Côté un couple d'artistes connus et importants comme les Cozic, découvrir une démarche artistique de plus de 40 ans, comprendre certains enjeux de l'histoire de l'art au Québec, manipuler des œuvres, s'affranchir du cadre académique pour se livrer à de premiers gestes professionnels, voilà autant de facettes qui ont mobilisé les étudiants», souligne-t-elle.

«La classe avait été divisée en quatre équipes de travail : commissariat, communications, catalogue et logistique, racontent Julie Matte et Maude Lapierre, finissantes du bac en histoire de l'art. Et chacune des équipes devait, à sa manière, donner vie au projet.» Les étudiants ont géré le projet de A à Z, planifié les ressources, développé le concept de l'ex-

po et sa scénographie, et sélectionné les œuvres. Il ont aussi assumé la recherche, écrit et produit le catalogue, défini les stratégies de promotion et sollicité l'appui de partenaires privés pour assurer le financement.

Chaque étape a été franchie avec la complicité des Cozic, poursuivent Julie et Maude. «Nous les avons rencontrés dans leur atelier pour choisir les œuvres et déterminer un thème rassembleur. Au début, leur feuille de route nous impressionnait. Puis, leur générosité et leur énergie nous ont servi de stimulants. Même leur façon de concevoir l'art comme un jeu et comme un lieu d'échanges et de questionnements nous ressemblait», expliquent les deux étudiantes.

Minimalisme et pop art

Diplômés de l'École des beaux-arts de Montréal et de l'UQAM, Yvon Cozic et Monic Brassard ont mené parallèlement des carrières d'artistes et d'enseignants. Au cours des années 60, ils font partie de cette jeune génération de créateurs qui repousse les frontières de l'art traditionnel, non seulement en important des objets usuels et hétéro-

clites, mais aussi en occupant des espaces situés à l'extérieur des lieux institutionnels. Depuis, leur travail a été présenté un peu partout à travers le Canada, en Europe et en Asie. Ces dernières années, leurs œuvres ont été exposées dans les Maisons de la culture à Montréal, à la galerie Circa et à la galerie Graff qui, aujourd'hui, les représente.

L'œuvre de Cozic exprime le rapport intime et touchant que le duo entretient quotidiennement avec l'univers domestique. Pas étonnant que leur travail soit marqué par des préoccupations environnementales (nature, recyclage) et qu'il privilégie des matériaux d'utilisation courante, tels que le bois, le plastique, le vinyle, la peluche et le satin. Il favorise également des modes de communication reposant sur un contact physique et direct entre le public et les œuvres, qu'il s'agisse de pièces sculpturales ou d'installations. Selon Louise Déry, la production de Cozic est en quelque sorte le fruit de la fusion entre l'héritage minimaliste et celui du pop art.

Pour Julie et Maude, l'expérience a été formatrice à plus d'un titre. «Évidemment, des artistes comme Pellan, Molinari ou le mouvement des Automatistes ne nous étaient pas inconnus. Mais nous connaissions moins bien l'histoire plus récente de l'art au Québec. Le fait d'être confrontées aux œuvres de Cozic et de les saisir dans une perspective historique nous a permis d'acquérir une formation plus complète. Enfin, l'insertion dans le milieu professionnel de l'art est venue confirmer notre intérêt pour la muséologie», concluent-elles.

À noter qu'un catalogue, accompagné d'un CD contenant une entrevue audio avec les artistes et la reproduction des œuvres, a été lancé lors du vernissage de l'exposition. Il est disponible au coût de 15\$. Enfin, une table ronde sur le processus de création et la quotidienneté dans l'art aura lieu à Parisian Laundry, le 22 avril, en guise de clôture de l'événement. Outre Cozic, Mathieu Latulippe et Jérôme Fortin, tous deux artistes de la nouvelle génération, seront présents ●



Photos : Francis Bertrand

De la série Petits et grands bâtons, Cozic.

► VIETNAM – Suite de la page 10

une formation offerte par la CNUCED dans le cadre de l'Initiative sur le tourisme électronique.

Au moment de notre rencontre, quelques semaines avant le départ, les étudiants attendaient la confirmation de quelques mandats supplémentaires. La tâche pour les obtenir n'a pas été facile, reconnaît Véronique Leblanc : «Dans les cours, on parle beaucoup de mondialisation, mais quand on prend contact avec les entreprises d'ici, on se rend compte que le commerce international, pour elles, cela signifie souvent le commerce avec les États-Unis.»

Sa consœur Katy Gougeon a tenté sans succès de convaincre différents fabricants de casques de moto de lui confier un mandat pour prospecter le marché vietnamien. «En visionnant des reportages sur le Vietnam, j'avais observé que tout le monde se prome-

nait à moto et que personne ne portait de casque, raconte l'étudiante. Cela m'apparaissait un marché prometteur.» En fait, confient les étudiantes, toutes les entreprises étaient prêtes à leur donner des mandats, mais pas à payer les montants exigés en contrepartie pour financer le voyage.

Un bon réseau

Grâce au professeur Guy Goulet, qui possède tout un réseau de contacts au Vietnam, les étudiants ont déjà plusieurs rendez-vous avec différents partenaires du milieu des affaires et des universités vietnamiennes. Ils profiteront également de leur périple, qui les mènera du nord au sud du pays, pour visiter quelques sites remarquables du Vietnam, comme la baie d'Along et le delta du Mékong.

Même s'ils se feront accompagner

par des interprètes lors de leurs rencontres, les étudiants ont suivi un cours pour acquérir quelques rudiments de vietnamien. «On a appris à dire *bonjour, merci*, à saluer et à se présenter, ce qui est important en termes de courtoisie», précise Véronique Leblanc.

Les étudiants, qui auront l'été pour rédiger leurs rapports, présenteront les résultats de leur mission lors d'une conférence le 14 septembre prochain. Le projet, qu'ils préparent depuis le début de l'année scolaire, leur permettra d'obtenir six crédits universitaires. C'est la troisième fois que des étudiants de l'École des sciences de la gestion (ESG) visitent le Vietnam dans le cadre d'un PEI, un programme qui en est à sa 17^e année d'existence et qui a déjà permis à de futurs gestionnaires de se rendre en Italie, au Brésil, en



Photo : Nathalie St-Pierre

Katy Gougeon, Florent Gout et Véronique Leblanc font partie d'un groupe d'étudiants qui se rendra au Vietnam le mois prochain dans le cadre d'un Projet d'études internationales.

Irlande et au Chili. Cette année, un autre groupe prospectera le marché de la Turquie. L'an prochain, les étu-

dians – recrutés ces jours-ci – sont conviés à un voyage en Inde ●